



Extraits de «Witch Hunt Vol. 1 - The Banished of Balsapuerto, 2016-2023» de Christo Geoghegan et «Future Studies» de Luca Locatelli. PHOTOS C. GEOGHEGAN ET L. LOCATELLI

le cadre de Ciclo, Lara Jacinto s'est intéressée aux migrants du coin, réservoir de main-d'œuvre invisible, et Augusto Brazio aux maisons abandonnées encore pleines des traces de la vie des habitants. À la Fondation Marques da Silva, c'est la pollution du Douro qui est révélée par un long chemin de radiographies sur des tables lumineuses disposées à même le sol.

Agent révélateur

Alors que s'ouvrent petit à petit les expositions, sous le soleil frissonnant de mai, la Biennale, sous-titrée «Tomorrow Today», aborde dérèglement climatique, identité et genre, immigration et héritage colonial. Dans la ville haute, étreinte par les travaux d'une nouvelle ligne de métro et traversée par des hordes de touristes, les affiches des élections législatives appellent qu'au Portugal aussi, l'extrême droite pousse à plus de 22 % dans les urnes. «Dans les expositions, le climat géopolitique fragile est très perceptible», précise Jane Dyer, codirectrice artistique australienne qui a posé ses valises à Porto après avoir quitté la Chine de Xi Jinping. Aujourd'hui, les artistes cherchent à comprendre. Ils veulent donner un sens à une forme de résistance.

La doyenne Claudia Andujar, qui a magnifié à la pellicule infrarouge les Yanomamis, un peuple indigène d'Amérique du Sud, ouvre une voie pleine de mysticisme. C'est au cœur de la ville haute, derrière les épais murs en pierre de la Cadeia da Relação, une ancienne cour d'appel et prison de 1765, que pulsent ses sublimes images seventies, totalement psychédéliques, montrées pour la première fois en projection. Transformée en Centre portugais de la photographie en 1997, la vieille geôle est un dédale de pièces voûtées glacées, traversées par d'impressionnantes herbes dignes de *Game of Thrones*. Dans le sombre rez-de-chaussée, l'électrisante expo «Lightseekers», curatée par Sergio Valenzuela-Escobedo, montre la photographie comme un agent révélateur, à la fois ensorcelant et contemplatif. Feux d'artifice de rouge, rose, bleu ou vert fluo, les œuvres dégagent une aura quasi hallucinatoire. Artiste-chercheur, auteur d'une thèse sur les liens entre photographie et superstition chez les peuples d'Amérique du Sud, Sergio Valenzuela-Escobedo s'est intéressé à la rupture opérée par l'appareil photo dans les cos-

mologies des autochtones. Vue comme un objet mystique par les peuples d'Amazonie, la photographie aurait le pouvoir de capturer les ombres, de convoquer les morts et d'accéder à une autre réalité. Une vision chamanique que partagent les artistes contemporains. D'ailleurs les chamans, aujourd'hui, on les tue. Christo Geoghegan a enquêté sur une série de meurtres non résolus de guérisseurs accusés de sorcellerie au Pérou.

«Je cherche la lumière de la sensibilité, des intensités et des choses invisibles», explique SMITH à propos de sa très belle installation «DAMI (Imago)», où un projecteur central tourne comme un phare sur lui-même et envoie des autoportraits thermographiques sur des voiles circulaires. La thermographie, technique militaire qui permet de détecter des cibles dans l'obscurité, je la retourne vers moi, afin de montrer la porosité du corps humain avec ce qui l'entoure, avec le sable, avec les roches, avec l'air, avec les insectes. Adepte de la méditation transcendante et de la transe cognitive, l'artiste a réalisé ses images dans le désert du Nevada en Californie, une «zone portali» qui lui permet de se connecter au monde afin d'accéder à d'autres formes de

perceptions, par la danse, le souffle et les sensations. «Je ne veux pas seulement écrire avec la lumière mais je cherche à être tout entier traversé par la lumière, à devenir moi-même lumière», explique l'artiste qui joue la puissance énergétique des photons, particules à l'origine de la lumière.

Constatant le divorce avec les éléments naturels, et l'impossibilité de voir le ciel dans les villes contemporaines, le collectif péruvien Pariacaca invoque quant à lui une étoile fictive. Dans une incandescente installation en forme de transe visuelle, bercée par des bruits de jungle, se mêlent images de machinerie d'observatoires célestes, silhouettes dansantes, enseignes lumineuses, lune rouge, forêts rouges incas, coucher de soleil, rayons laser, lampes LED et fleurs phosphorescentes, une sorte de *Baraka* sous acide. Avec leurs lumières artificielles, les artistes se font médiums d'une expérience spirituelle, branchant les corps sur leur matière première: la «poussière d'étoiles». «Modifier les couleurs naturelles change les perceptions et permet de se reconnecter avec la nature, mentalement et spirituellement», expliquent Prin Rodriguez et Fernando Criollo venus de Lima. Nous voulons

engager une conversation avec les esprits du monde. Au fond tout est vivant, même les immeubles, car ils sont chargés des histoires de ceux qui y ont vécu.

Feuillages touffus

Des ruines hantées et des forêts tropicales, c'est aussi ce que montre Monica de Miranda à la Galeria Municipal de Porto. Représentante du Portugal à la dernière Biennale de Venise, l'artiste d'origine angolaise explore les vestiges du colonialisme portugais à travers trois films tournés, entre autres, sur l'île de San Tomé au large de la Guinée et dans le jardin botanique de Lisbonne. Dans des décors dévorés par les plantes tropicales, au cœur de splendides paysages et de feuillages touffus, l'artiste met en scène des femmes noires, mutiques et debout, qui regardent vers l'avenir, calmes et déterminées. Être noir au Portugal? C'est risquer l'invisibilité comme le montre la belle vidéo *I Don't See Color* d'Odair Rocha Monteiro, né au Cap-Vert et installé à Porto. Pour affirmer que «Black is a color», l'artiste a filmé un danseur noir qui se fait fantôme grâce à la synthèse additive des couleurs. Le corps du danseur disparaît dans le blanc, l'image clignote vert bleu rouge autour de lui et pique les yeux.

La lumière révèle, elle est source de vie. Aux Pays-Bas, elle permet de faire pousser des salades dans des fermes climatisées, éclairées par de la lumière artificielle 24 heures sur 24 au Westland, la région agricole la plus technologique du monde (Luca Locatelli à la galerie Leica). Mais la lumière tue aussi. Poussée à 1000°C grâce à 173 500 miroirs à la centrale solaire d'Ivanpah, dans le désert de Mojave, en Californie, elle brûle vif les insectes et les oiseaux pris dans les rets des rayons. De fugaces nuages blancs apparaissent ponctuellement sur le ciel azur de l'installation *Mid-Air Collision* de Kathrin Stumreich. Ce sont les corps des volatiles qui flambent. Un spectacle terrifiant de cendres incandescentes s'imprime dans notre pupille. Voit-on là les âmes des oiseaux? Ou l'apocalypse de notre propre espèce? A Porto, si l'apocalypse est une révélation, la photographie aussi. ◆

LA BIENNALE 25 FOTOGRAFIA DO PORTO, «TOMORROW TODAY». Jusqu'au 29 juin.



Untitled (2023), extrait de «DAMI» de SMITH. GALL. CHRISTOPHE GAILLARD. ADAGP